

à l'ombre de l'eucalyptus de najib redouane

bernadette rey mimoso-rulz

REDOUANE, Najib

À l'ombre de l'eucalyptus, Paris, L'Harmattan, octobre 2014, 166 pages, 17 €

Certains romans vous brûlent comme un alcool trop fort, d'autres laissent un goût âpre dans l'âme ou violentent les nerfs à l'identique d'un expresso très serré, mais il en est certains, plus rares, qui ont le parfum du thé au jasmin et rayonnent durablement dans l'esprit et le cœur en ondes sans cesse renouvelées. *A l'ombre de l'eucalyptus* de Najib Redouane appartient à cette dernière catégorie. Du récit de retour au Maroc de Wahid, parti étudier au Canada, l'auteur nous livre l'observation de sa déroute lorsqu'il est confronté à la réalité de son pays. Contraint de revenir pour honorer son contrat avec le royaume qui lui avait accordé une bourse, il se doit de donner deux années de sa vie à travailler dans une administration. Si la disposition paraît logique, elle ne peut que susciter pour celui qui s'y conforme à la fois de la joie de retourner vers ses origines et l'angoisse de retrouver espaces et êtres après une aussi longue absence. Le propos sur l'exil de retour n'est pas en lui-même novateur, d'autres romans s'y sont essayés et tous constatent combien l'écart s'est creusé entre celui qui est parti et ceux qui sont restés. Ici l'auteur pénètre dououreusement dans les tréfonds d'un Maroc ni sordide, ni idéalisé, simplement dans un pays aux classes sociales étanches, à la rudesse de la vie des humbles, mais surtout à la perte de ses plus belles valeurs.

Tel l'arbre solidement ancré dans un sol craquelé de sécheresse, le courage des anciens combattants de la liberté comme le fut le père de Wahid ou le vieil El Hadj Boukker, le souvenir

toujours vivace de son grand-père, Baba Khoys, son premier vrai chagrin d'enfance, rayonnent en témoignage des années d'espoir après la conquête de l'indépendance que des hommes vigoureux et intègres et des femmes magnifiques de générosité sauraient protéger. Mais, âgés, ils sont promis à une disparition et avec eux, s'évanouissent l'honneur et la dignité d'un pays qui ne leur manifeste aucune reconnaissance. Le temps des illusions s'est perdu, celui de la déconvenue commence et Wahid en fait la triste expérience. Dans le douar où demeure sa famille rien n'a changé, le même âne conduit le lundi au souk, le même kanoun brûle sous les plats, les mêmes odeurs de cannelle et de miel envahissent la maison les jours de fête, et le sourire de la mère honteuse de retrouver son fils fait presque oublier qu'il n'y a qu'une lampe à acétylène pour éclairage. Wahid y retrouve un bonheur toujours inscrit dans sa mémoire dont il savoure la douceur, sans que la culpabilité d'avoir été privilégié ne le quitte. Campagne immobilisée dans son labeur toujours plus rude, analphabétisme grandissant, suscitent l'envie désespérée de partir pour les jeunes qui ne voient dans l'avenir qu'un long tunnel sans fin. Lui qui a eu la chance de s'instruire comprend encore plus profondément les paroles de son père célébrant l'instruction et rage de voir l'État se désintéresser des zones à l'écart des métropoles. Reste le rêve citadin dont il prend la mesure à son arrivée à Rabat, ville ogresse qui dévore ses enfants de misère en les maintenant dans la soumission par le poids inflexible du Makhzen. Présence policiaire, injustice, corruption, gangnèment la société et révoltent Wahid, mais aussi les constants obstacles du quotidien : la difficulté à se loger : « ils s'entassent dans des bidonvilles », la rareté du travail qu'il

découvre un à un. A la sérénité régnée de son père, aux douces heures passées à l'ombre de l'eucalyptus, s'opposent la violence de la ville, la délinquance que la misère entraîne et, en contrepoint, l'abandon du respect humain qu'accompagne la montée irrépressible de l'intégrisme. La figure de Halima, sa jeune voisine de la pension où il a trouvé un abri, souligne la présence sournoise et paralysante d'une religion rigide qui freine toute relation humaine. Un tableau déstabilisant de la société marocaine se dessine page à page, loin des stéréotypes, sans indignation directement exprimée, mais dans un juste constat de l'évolution d'un pays qu'il ne reconnaît plus.

Pourtant, au-delà de la critique, le roman est avant tout la confrontation avec des souvenirs qui jaillissent au détour d'une rue, d'un parc ou dans la solitude d'une chambre exiguë et dont le nom irradie l'ensemble du récit : Sarah, l'amour perdu, la femme qui aurait dû accompagner sa vie et que les préjugés ont éloigné de lui, voilà la souffrance silencieuse de Wahid. A travers ce personnage se dessine le projet souterrain de l'auteur dire les erreurs de l'Histoire qui a séparé deux peuples

frères, les Juifs et les Arabes, tous deux fils d'Abraham. Le propos est sans insistance, et par sa discrétion en devient d'autant plus sensible quand il s'incarne dans la jeune collègue juive de Wahid qui clame son attachement au Maroc. Samia, seule figure féminine épanouie dans son métier d'enseignante et qui soutient les innovations pédagogiques qu'il apporte. Ce personnage porte en lui-même la profession de foi de l'auteur qui plaide dans ses poésies, comme dans ses ouvrages critiques, pour une réconciliation des deux communautés, à l'image d'un passé où le Maroc dans la tempête de la Seconde Guerre mondiale, s'est fait le protecteur des Juifs persécutés jusque sur la rive sud de la Méditerranée.

Lire ce roman est mieux connaître la réalité marocaine mais surtout approcher une destinée riche de sensibilité et de tolérance, ouvrir les yeux sur des valeurs oubliées, lentement infusées dans un texte souvent poétique qui demeure longtemps dans la mémoire.

Bernadette Rey Mimoso-Rulz
Toulouse, été 2014, I.C.T.